

§ III- NOTES D'ETUDES
ET SERMONS

3- SERMONS, N° 298

AU COUVENT DE DIJON

LE JOUR DE LA DEDICACE DES EGLISES.

Dijon (a) Grenoble 1867

AU COUVENT DE DIJON

LE JOUR DE LA DEDICACE DES EGLISES.

(b)

Les premières Vêpres de la Fête de la Dédicace commencent ainsi:

(a: Rédaction Challans 1866:) Avent. I.- Sermon d'ouverture.

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.

Hebr. XIII, 14.

Surgite et ite quia non habemus hic requiem.

Tollite jugum meum super vos et invenietis requiem animabus vestris.

(b: Note marginale:) Espérance - Voir S. Jure.

connaissance et Amour de N.S. I.3. ch. 21.



" Le Seigneur a sanctifié son temple "

Ce qui nous rappelle à la fois deux grands souvenirs :

Le souvenir du temple de Jérusalem tant de fois témoin des magnificences du Seigneur.

La consécration ou la dédicace de nos Eglises dont le temple de Jérusalem lui-même si magnifique qu'il fût n'était que la figure.

Dans le Saint des Saints était l'arche et l'arche renfermait la table de la loi, la verge de Jhésé et la manne; c'était là tout ce que le temple renfermait de plus précieux; et ce n'était, vous le comprenez sans peine, qu'une figure des Saints Evangiles, de la Croix et de l'Eucharistie.

Trésors sans égal qui deviennent aujourd'hui le partage de tous nos temples. C'est pour cela que l'on consacre si solennellement nos temples. C'est là ce qui fait la grandeur de la fête de ce jour, mise par l'Eglise au rang des fêtes les plus solennelles.

Mais tout est mystère en ce jour, et voici qu'aussitôt après nous avoir rappelé ces deux grands souvenirs du passé, l'office sacré nous transporte vers un autre horizon, nous élève à une autre pensée.

" J'ai vu la Cité Sainte, la Jérusalem nouvelle qui venait de Dieu, descendant du Ciel, parée comme une épouse pour son Epoux. "

Quelle est cette nouvelle façon de parler? Quelle est cette épouse et quel est cet époux?

L'Epoux, c'est Dieu, l'ami de nos âmes - qui amas animas - qui nous disait lui-même : Je suis votre époux - Ego vir vester. (Jer. 3,14.) L'Epoux c'est J.C. qui disait de lui-même, en prenant la défense de ses apôtres : Est-ce que les fils de l'Epoux peuvent pleurer alors que l'Epoux est avec eux encore? (Mt. 9,15.) J.C. dont S. Jean, le Précurseur et l'ami disait : "Celui qui a l'Eponse, celui-là est l'Epoux : mais l'ami de l'Epoux (ajoutait-il parlant de lui-même), l'ami de l'Epoux, qui l'attend, se réjouit quand il entend la voix de l'Epoux. Voilà la joie dont mon coeur est plein. Il faut qu'il grandisse et que je diminue." Joan. 3, 29.30.



L'Epoux c'est celui qu'annonçait Jean-Baptiste, c'est N.S.J.C. et l'Epouse qui est-elle?

C'est l'Eglise : " (a) Epoux aimez vos épouses, a dit S. Paul (Eph. 5,25) comme Jésus a aimé l'Eglise. " L'Epouse c'est l'Eglise, c'est chacune des âmes saintes qui composent l'Eglise et avec qui Jésus contracte chaque jour une sainte union par sa grâce et par l'Eucharistie, et c'est pourquoi S. Paul écrivant aux chrétiens de Corinthe leur disait cette parole hardie et vraiment divine : "Je sens pour vous une véritable jalousie, une jalousie de Dieu car je vous ai (tous) fiancés, comme une chaste vierge, à l'unique Epoux." 2.Cor. 11,2. — L'Epouse c'est enfin et mieux encore toutes les âmes saintes qui jouissent dans le Ciel de l'éternel embrassement de Dieu et c'est là ce que l'office sacré a voulu nous dire : "J'ai vu la cité sainte -" Après nous avoir remis sous les yeux les grands souvenirs du passé il nous élève aux magnifiques espérances de l'avenir. De l'Eglise de pierre dont nous fêtons la dédicace, il nous transporte par la pensée à cette Eglise spirituelle des âmes dont elle est la figure et dont le couronnement est au ciel : à l'Eglise des premiers nés... Ecclesiam primitivorum, qui conscripti sunt in coelis. Hebr. XII, 23.

Cette Eglise terrestre figure de l'Eglise du Ciel nous amène tout naturellement à cette parole si profonde de S. Paul que j'ai prise pour texte et que nous allons méditer ensemble quelques instants :

Non habemus hic....

Pas de cité permanente ici-bas.
Notre vraie patrie est ailleurs.

Tel est en deux mots le sens de notre texte et tout le sujet de nos réflexions. (b)

(a: Première rédaction barrée :) "Comme l'époux est à l'Epouse....

(b: Première rédaction :) I.

Qui que vous soyez, ô vous qui vous pressez autour de cette chaire, que vos jours soient assis dans l'opulence ou dans la pauvreté, que la nature ait été envers vous avare ou prodigue de ses dons, que vous viviez dans l'isolement et l'abandon ou que les amitiés humaines vous entourent au contraire comme d'un inexpugnable rem-



I.

Je ne vous connais pas, Mes Frères, il ne pas été donné de descendre aux fond de vos âmes ou d'entendre de vos bouches la confiance de vos douleurs, et toutefois je sais une chose de vous, une chose certaine, c'est que, qui que vous soyez, riche ou pauvre, déshérité de la nature ou comblé de ses faveurs, tous et vous-mêmes que l'on décore si faussement quelquefois, les heureux du siècle, tous vous avez eu, vous avez, et vous aurez ici-bas vos douleurs. Tous vous avez pleuré un jour de votre vie et tous vous pleurerez encore, ou, si par un privilège singulier, mon affirmation, en ce moment, vous paraît hasardée, patience! demain vous pourrez me donner raison, vous en aurez fait la triste expérience.

Donc, tous vous souffrez. Tous vous avez rencontré le vide dans la vie, tous au fond des biens de la terre (a), l'amertume et la soif, (b) tous vous avez expérimenté ou vous expérimenterez bien vite, quels que soient les jours bons ou mauvais que vous prépare la Providence, que tout est vanité sur la terre, tout est vanité et affliction d'esprit. Le Roi Salomon avait eu plus que vous n'aurez jamais, et il avait goûté de tout, et il a trouvé partout la tristesse, la satiété peut-être, le rassasiement, jamais : "J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil et j'ai trouvé que tout y est vanité et affliction d'esprit (Eccles. 1,14) ; j'ai appliqué mon cœur à l'étude de la sagesse et de la vérité, et des erreurs et des folies et j'ai connu qu'en cela encore il y a douleur et affliction d'esprit... (1. 17)

part et s'empressent à vos pieds comme les vagues sur la plage des mers, qui que vous soyez, et vous-mêmes, j'allais dire vous surtout, que l'on nomme (c) avec orgueil et avec envie aussi bien souvent, les heureux de ce siècle, tous, qui que vous soyez, je l'affirme, soit que mon âme ait déjà pénétré la vôtre, ou que vous soyez restés à l'écart, je l'affirme vous avez tous connu et vous connaîtrez encore la douleur :

(a: Variante :) ... rêtes du monde et de la vie

(b: Addition au texte :) ce qui nous fait souffrir, c'est ce qui n'est pas à Dieu en nous.

(c: Première rédaction barrée :) (ironie amère et d'autant plus amère que nul ne la comprend, ...



Et j'ai dit en mon coeur : J'irai, je m'enivrerai de délices, je goûterai de tous les biens; et j'ai vu que tout cela est vanité — J'ai traité le rire de folie, et j'ai dit à la joie : Pourquoi te jouer ainsi de moi? — J'ai fait des oeuvres magnifiques; je me suis bâti des palais, j'ai planté des vignes — J'ai fait des jardins et des clos où j'ai mis toutes sortes d'arbres — J'ai eu des serviteurs et des servantes sans nombre, des troupeaux de boeufs et de brebis plus que n'en ont eu jamais tous ceux qui furent avant moi à Jérusalem — J'ai entassé des masses d'or et d'argent, les trésors des rois et la fortune des provinces, ... et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes, je l'ai eu — Et j'ai surpassé en richesses et en gloire tous ceux qui m'avaient précédé — En un mot, tout ce que mes yeux ont désiré je le leur ai donné; j'ai accordé à mon coeur de jouir de toutes les voluptés de la terre.... Et quand je me suis pris à regarder tout ce que j'avais fait, et tant de travaux où j'avais pris inutilement tant de peine, j'ai vu que tout est vanité, et affliction d'esprit, et que rien ne demeure, rien n'est permanent sous le soleil — et nihil permanere sub sole — (Eccles. 2, 1-11)

Rien de permanent sous le soleil, voilà la cause de toutes nos misères, de toutes nos douleurs — C'est ce que nous disait l'apôtre — Non habemus hic manentem civitatem — Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente.

Rien de stable ici-bas, ni les biens après lesquels vous courez ni vous-mêmes.

1°

Que vous faut-il pour être heureux? dites-le moi : La fortune — Les Anciens la représentaient sous la figure d'une femme courant toujours, munie d'ailes pour aller plus vite, ne touchant la terre que d'un pied; et ce pied reposait sur une boule pour marquer son instabilité continuelle. Vous voulez la fortune, courez, allez plus vite, plus vite encore, gravissez les montagnes et les torrents, traversez les mers, affrontez les tempêtes, suiez sang et eau, et quand vous aurez bien couru, quand vous vous serez longtemps épuisé, vous arriverez haletant au seuil de la Fortune, et déjà elle n'y sera plus peut être, et vous la verrez dans le lointain tranquillement assise au point d'où vous étiez parti, mais où vous ne pouvez plus revenir.



Que vous faut-il pour être heureux? Les honneurs? Courez encore après cette chimère, abaissez-vous pour mieux grandir, faites s'il le faut des lâchetés, vous élèvent à leur niveau, mais prenez garde, du Capitole à la roche Tarpéienne il n'y a qu'un pas... Pour descendre du trône le plus élevé au plus profond abîme il n'est besoin que d'un faux pas!...

Que vous faut-il pour être heureux? La gloire? Ah! le brillant mirage encore! Combien se sont laissés prendre à ce rêve! Combien pour mieux asseoir ce piédestal ont englouti dans ses bases leur fortune, leur santé, le repos de leurs jours et de leurs nuits, leurs affections, leur vie même, et au moment où ils croyaient la saisir elle s'est évanouie en fumée; et au moment où ils se croyaient sur le point de monter enfin sur ce piédestal édifié avec tant de peine, il s'est trouvé trop haut pour leur petite stature et c'est un autre qui est monté à leur place - Combien d'autres ont cru l'avoir saisie et n'en avaient que l'ombre; ils ont tressailli de joie, ils ont bondi d'orgueil croyant leur front couronné pour toujours de la noble /immortelle/ auréole, mais leurs oeuvres qu'ils jugeaient impérissables ne sont plus, et de leur nom alors réputé immortel, il n'en est plus trace dans l'histoire.

Vanité des vanités, et tout est vanité - Rien de permanent sous le soleil.

Mais d'ici je vois les libertins sourire et je les entends murmurer en leur coeur : "Que nous parlent-on de chimères? Eh! je le crois bien, gloire, honneur, renommée, vanités que tout cela! Mais nous ne sommes pas de ceux qui courent après des chimères, ou se repaissent de fumée, pour nous, il nous faut du positif; il nous faut voir de nos yeux, toucher de nos mains, il nous faut posséder, il nous faut jouir. Il nous faut le plaisir; donnez-nous cela, nous vous laissons le reste, et nous proclamons que nous sommes heureux!" — Insensés! Heureux, vous? eh! quel est ce mensonge? — Vous? Heureux? Aveuglés, étourdis, enivrés, oui peut être, mais heureux! non, jamais. Si vous trouvez là le bonheur, pourquoi ce cri, qu'on a surpris sur vos lèvres, au moment de vos folles joies : "Quoi! déjà fini!" pourquoi ces tristesses indicibles, navrantes, faisant suite à vos joies passées, et qui par moments poussent votre âme jusqu'au désespoir, presque jusqu'au suicide? — pourquoi quand tout est fini vous prenez-vous à maudire ce que vous aviez tant désiré, et chargez-vous de votre exécution et de vos haines ce que vous aviez tout à l'heu-



re fatigué de votre amour? — "Et exosam eam habuit Am-
non odio magno nimis - ita ut majus esset odium quo
oderat eam, amore quo ante dilexerat." (2. Reg. XIII, 15.)

Cessez donc de nous vouloir abuser et de vous
abuser vous-même. Le plaisir passe comme la foudre et
après lui, il laisse, comme elle, la désolation et la
mort.

Irez-vous chercher le bonheur dans l'étude? -
Je vous approuve; courage! pâlissez sur les livres,
fouillez le sein de la terre, scrutez les profondeurs
des mers et les profondeurs des Cieux, mais quand vous
aurez consumé votre vie à ces laborieuses recherches,
si vous êtes vraiment un savant je vous attends à ce
dernier cri, à ce cri désespéré de la vraie science :
Hélas! je ne sais bien qu'une chose, c'est que je ne
sais encore rien.

Où irez-vous encore, pour trouver le bonheur
ici-bas? - Je vous comprends; laissant de côté les fié-
vreuses préoccupations de l'ambitieux courant après les
honneurs, la gloire ou la fortune, dédaignant les gros-
sières voluptés du libertin, n'acceptant que dans une
sage mesure l'impatiente curiosité de l'homme d'étude
vous cherchez ailleurs votre joie, et si vous êtes jeu-
ne, vous n'avez pas encore désespéré de trouver là le
bonheur : vous le cherchez dans les légitimes satisfac-
tions du coeur, dans de nobles et généreuses amitiés,
dans de chastes et fidèles amours!...

Hélas! hélas! et où sont ces amours, où sont
ces amitiés sur la terre? — Il en est, mais qu'ils
sont rares! il en est, mais qu'ils passent vite surtout!
De déplorables malentendus, des absences forcées, des
intérêts opposés, les inconstances si naturelles au
coeur humain et à défaut de tout cela les maladies, et
la mort, la mort impitoyable, ont bien vite refroidi,
dénoué, transformé, rompu les affections qui paraissaient
les plus durables! et après elles, que reste-t-il? Un
vide affreux, les désenchantements, et si l'on ne sait
pas porter ses regards et ses aspirations plus haut, le
découragement, le dégoût de la vie, et la mort! (a)

Rien de permanent sous le soleil - Et nihil
permanere sub sole -

(a: Note marginale :) Urbs Jerusalem beata...



Rien de stable, rien de permanent sous le soleil, ni les biens après lesquels vous courez, et (écoutez bien ceci, c'est encore le père de vos maux), ni les biens après lesquels vous courez, ni vous-même.

Encore si vous étiez stable dans vos désirs, vous pourriez espérer d'être heureux quelque jour - en bornant vos désirs - Car le bonheur c'est d'avoir tout ce que l'on désire. Quand vous auriez atteint l'objet de vos désirs et tant qu'il vous serait laissé vous auriez le bonheur - Mais non, il n'en est pas ainsi.

Je suppose que je sois tout-puissant; à tout prix je veux votre bonheur. Parlez, ne craignez pas; ne craignez ni de paraître ambitieux, ni d'épuiser mes biens, ni de laisser ma libéralité. Que vous faut-il? parlez! Tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde d'avance, choisissez seulement.

Voulez-vous la fortune?— Mais la fortune (a) ne se conserve pas sans préoccupation, vous fait regretter le calme de votre vie passée.

Voulez-vous les honneurs?— Mais (b) chaque honneur est une charge - Vous regretterez votre liberté. (c)

La gloire?— envieux.

Voulez-vous les plaisirs?— Mais s'ils (d) contentent les sens, ils dévastent l'âme.

Voulez-vous la science?— Mais elle ne donne

(a: Première rédaction barrée :) ... n'est rien sans les honneurs.

(b: Première rédaction barrée :) ... ils ne sont rien sans la fortune.

(c: Variante :) Tous les honneurs sont en même temps une charge - Quand nous les désirions, nous ne prenions garde qu'à l'honneur - Quand nous les avons nous ne voyons plus que la charge, et autant nous avions aspiré à monter, autant et plus encore maintenant nous aspirons à descendre.

(d: Première rédaction barrée :) ... ne rassasient pas mon âme.



rien à mes sens.

Voulez-vous l'amitié?— Mais (a) la véritable amitié est un sacrifice de chaque instant, un vrai martyre. Je ne veux plus aimer, cela fait trop souffrir. (b)

Vous avez peur de la mort, je vous en affranchis — Vous tenez à la vie, je vous la laisse et vous la fais éternelle — A dater de ce jour elle vous est insupportable.

En quoi? Vous n'êtes pas heureux encore? Et que vous manque-t-il donc?— Je ne sais, mais ce que j'avais tant envié me devient à charge : les richesses ne m'inspirent plus que du mépris, les honneurs me sont devenus un fardeau intolérable; les plaisirs me donnent la nausée; la science m'éblouit; l'amitié ne me donne pas tout ce que j'en espérais; et la vie! oh! une vie qui ne finirait pas, quel supplice! Des millions d'années passées au milieu de ces biens, toujours les mêmes, toujours! sans aspirer à rien de plus, sans rien espérer autre chose! Quelle monotonie! quel ennui! et ne pourrai-je pas m'écrier bientôt, comme une autre âme le faisait mais dans un autre sens :

"Je me meurs de l'ennui de ne pouvoir mourir!"

Donc c'est un fait patent, Mes Frères, un fait d'expérience, incontestable, et que dès lors, si vous êtes sensés, vous devez accepter sans attendre de l'avoir expérimenté vous-mêmes; non seulement les biens de la vie quels qu'ils soient sont impuissants à nous rendre heureux parce qu'ils ne sont pas permanents, mais nous-mêmes, nous ne sommes pas permanents dans nos pen-

(a: Première rédaction barrée :) ... combien dure-t-elle? et sera-t-elle à la hauteur de mes sentiments, et de mon besoin?

(b: Première rédaction barrée :) Voulez-vous toutes ces choses ensemble? Oui, je vous les donne, et ce qui est plus encore, je vous les donne pour toujours : la fortune, les honneurs, les plaisirs, la science, l'amitié, la vie! je vous donne tout et c'est pour toujours; je vous affranchis de la mort; jouissez de tous vos biens, et jouissez éternellement.



sées et dans nos désirs. Ce que nous n'avons pas nous sourit, ce que nous avons nous ennuit; ne pouvoir atteindre au but de nos désirs nous impatiente, nous fatigue, nous fait souffrir; l'atteindre, nous désenchante, et sans nous rassasier nous donne la lassitude, quelquefois le dégoût.

La souffrance nous est insupportable et si nous restons quelque temps sans aucune souffrance, nous ne le supportons pas davantage. Nous souffrons alors de ne pas souffrir et nous sommes tentés de nous écrier avec le poète :

"Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie,
"Je ne vis plus, car je ne souffre pas." (a)

Et d'où cette mobilité extrême de nos pensées, cette perpétuelle variation des désirs de notre cœur? Ne pourrions-nous pas espérer de la corriger, et à force de patience et d'efforts de la faire disparaître? Non; cette mobilité vient de trois causes principales, et de ces causes il en est deux nous ne pouvons rien, et une troisième à laquelle nous ne pouvons pas grand chose.

1° De la futilité des biens que nous offre la vie. Ils sont tous incomplets, en même temps qu'ils sont bornés. Ils peuvent bien un instant tromper notre faim, puisqu'ils ont en eux une parcelle du bien véritable, mais nous rassasier c'est impossible, et c'est pourquoi après les avoir goûtés, nous les dédaignons, comme l'abeille se précipite avec avidité sur la fleur et la dédaigne quand elle en a épuisé le suc.

Tous ces biens sont inférieurs ou à peine égaux à notre âme; nous sommes faits pour un bien supérieur - Nous sommes appelés à monter non à descendre; nous sommes faits pour un bien plus grand que tous ces biens, un bien immuable et résumant en lui tous les autres biens.

2° Cela tient ensuite à l'imperfection de notre âme : notre intelligence naturellement bornée comme tout ce qui est créé, obscurcie en outre par les suites du péché d'origine et de nos défaillances personnelles, notre intelligence ne peut jamais embrasser une question dans tout son ensemble à la fois; comme notre regard, elle ne voit bien qu'un côté des choses, et toutes cho-

(a: Note marginale :) une vie sans souffrance comme un combattant dans l'arène.



ses créées étant plus ou moins mélangées de bien ou de mal il s'en suit que la même chose qui nous plaît aujourd'hui vue sous telle face, demain vue sous une autre nous déplaira.

De même en est-il de la volonté. La volonté affaiblie elle aussi par la chute originelle, enchaînée en outre en partie par les liens de nos fautes passées, elle n'a plus assez d'énergie, elle qui est reine pourtant et maîtresse en notre âme, elle n'a pas assez d'énergie le plus souvent pour commander à l'intelligence d'examiner à fond la question, de la tourner et de la retourner jusqu'à ce qu'elle en ait vu toutes les faces, pesé les avantages et les inconvénients, non elle est avide, elle est impatiente, elle est faible, elle fait comme les bêtes pressées de la faim, et suivant que l'intelligence envisage un objet sous telle ou telle face, sous son bon côté et dans son revers, elle se précipite vers cet objet ou s'en éloigne avec une égale force et une égale imprévoyance.

3° La troisième cause de ces éternelles variations de nos désirs, c'est l'intime union qui relie notre corps à notre âme et l'influence réciproque qu'ils exercent l'un sur l'autre.

Sans doute l'âme est maîtresse, mais son serviteur n'est pas toujours soumis et alors même qu'il semble l'être davantage il ne l'est jamais qu'à moitié. C'est là un châtement du péché. Comme elle pêche, elle est punie. Elle refuse obéissance à Dieu; il lui sera refusé obéissance, à elle-même.

Et puis l'âme a tort bien souvent d'encourager dans les sens ce penchant à l'insurrection par une familiarité mal entendue qui la dégrade, ou par de lâches complaisances qui la mettent par moments, comme à la merci de son corps et de ses aveugles appétits.

Quoiqu'il en soit voici la situation présente: l'âme et le corps, la chair et l'esprit, sont en lutte permanente, et suivant que la volonté se trouve momentanément sous l'une ou l'autre influence elle vaudra tel ou tel objet, sauf à le haïr et à se jeter en sens contraire un instant après, quand l'influence aura changé, et que l'empire de notre être aura passé en d'autres mains.

Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, et quelle condition /misère/ est la sienne! On le dit le

(*) mot rayé : créature.



Roi de la Création, le chef-d'oeuvre sorti de vos mains, et voici que nous serions en droit aujourd'hui de l'essayer le dernier des êtres. Et en effet, l'animal grossier s'en va où ses instincts le poussent, et ses instincts ne le trompent jamais; il lui faudra attendre, il lui faudra chercher plus ou moins longtemps, mais tôt ou tard il rencontrera ce qu'il cherche et il s'y livrera avec toute l'énergie de sa passion contenue et ses instincts seront satisfaits, et il se reposera, il sera en paix.

La plante est plus privilégiée encore peut-être; elle n'a pas même à se déplacer et à chercher; elle n'a qu'à attendre. Elle n'a qu'à ouvrir le matin sa soyeuse corolle, comme (a) un enfant tend les mains à son père, et le Ciel se hâte de faire pleuvoir sur elle comme à l'envi et les gouttes de rosée et les rayons de soleil dont elle a besoin; elle n'a qu'à la fermer le soir, comme on reploie sa tente, et les vents meurtriers, et le froid de la nuit (b) s'arrêtent à sa porte; ils glissent sur elle en l'effleurant à peine et sans porter atteinte aux espérances de fécondité qu'elle porte en son sein. (c)

La^(d) inerte elle-même si disgraciée qu'elle soit des dons de la nature, trouve son aliment autour d'elle, et dans les profondeurs de la terre ou dans les profondeurs des cieux elle se nourrit et se développe d'une manière inconnue mais certaine et comme infaillible.

Seul, l'homme, le Roi de la Création, le chef-d'oeuvre de vos mains, ô mon Dieu, seul il a faim et il a soif, et il cherche, et il s'épuise en efforts, et il ne trouve pas, ou s'il trouve hélas! que trouve-t-il? un pain indigne de lui, un pain insuffisant, qui loin d'apaiser sa faim la redouble, une eau trompeuse qui glisse entre ses doigts quand il veut boire, une eau amère et bourbeuse qui l'altère au lieu de le désaltérer. (d)

(a: Première rédaction barrée :) ... une tente aux mille couleurs,

(b: Première rédaction barrée :) ... glissent sur elle et la respectent

(c: Note marginale :) miserabiliores sumus

(d: Note marginale :) vanitate...
barrée, en partie et non in saturitate
illisible. citernes percées

(e) mot rayé : créature.



Qu'est-ce donc que l'homme ô mon Dieu et quelle misère est la sienne! Et si, ne sachant trouver mieux, il veut mordre à ce pain de la terre et tremper ses lèvres à ces eaux amères, ce sont alors de nouvelles douleurs et de nouveaux sujets de larmes. Une guerre intestine s'allume en lui-même, en son propre cœur. Le corps et l'âme comme deux frères ennemis se disputent leur pâture, et rien ne les peut mettre en paix. Accorde-t-il à ses sens un instant rapide, l'âme pleure et gémit alors même que cet instant est passé; se résout-il à écouter son âme avant tout comme étant la meilleure moitié de lui-même, et veut-il lui donner le pain qu'elle réclame, le corps se lamente à son tour et le tirant par sa robe de chair, suivant l'énergique expression de S. Augustin, qui avait expérimenté ces douleurs, le corps lui crie : Et moi! je vais donc mourir de faim? — Et la conciliation entre ces deux ennemis jurés est impossible! Rien n'est horrible, dur et tenace comme une haine entre frère et sœur.

Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, et (a) quel est ce mystère?

Ecoutez la réponse; c'est celle de l'apôtre S. Paul; il vous donne en deux mots la clef de tout ce mystère :

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. — Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente. Voilà la cause de toutes ces souffrances indéfinissables et sans fin sur la terre.

II.

Mais nous en attendons une autre, qui viendra, voilà notre gloire, voilà notre lot, ô hommes, lot auquel ni les êtres inanimés, ni la plante, ni la bête sans raison ne peuvent prétendre; voilà ce qui nous constitue vraiment le chef-d'œuvre des mains de Dieu, ce qui fait de nous, pauvres et faibles hommes, les Rois de toute la Création : Futuram inquirimus.

Quand vous voulez juger de la beauté d'un arbre ne regardez pas à sa racine, regardez à ses fleurs.

(a: Première rédaction barrée :) quelle est sa misère?



Et cette cité permanente nous ne la cherchons pas au hasard, elle nous est garantie par les promesses les plus formelles, Dieu y a engagé son honneur : Semel juravi in sancto meo, si David mentiar : semen ejus in aeternum manebit — Et thronum ejus sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta in aeternum : et testis in coelo fidelis. — ps. 88, 36. Je l'ai juré une fois à David, je l'ai juré par mon saint nom; mon serment est irrévocable et je n'y mentirai point : Sa race demeurera éternellement... et il me sera au Ciel comme un témoin fidèle (de mes bontés sur vous). Voilà la cité permanente que nous attendons, et que nous n'attendrons pas en vain. (a)

Chose merveilleuse! et Dieu a tant à coeur de nous bien pénétrer de cette espérance que de cette espérance même il a fait une vertu, une des vertus principales, de telle sorte qu'il suffit d'avoir vraiment cette espérance vive pour mériter déjà d'en obtenir l'effet. Mais encore faut-il la désirer, faut-il la chercher, cette autre patrie - Futuram inquirimus (et non habemus). C'est elle qu'attendaient et cherchaient les patriarches et les prophètes. Hebr. 11, 13-16.

Nous souffrons aujourd'hui parce que nous ne l'avons pas. Rom. 8, 23. 2. Cor. 5, 2-4.

Mais nous l'aurons un jour, si nous le voulons, si nous la désirons, si nous l'attendons.

Relevez donc la tête et prenez courage, Mes Frères. Accoutumons-nous à penser à la patrie future et l'exil nous sera moins long.

Il me semble voir d'ici ces millions de polonais qu'une main impitoyable a entassés dans les mines sombres et glaciales de la Sibérie; on les a séparés dit-on de leurs femmes et de leurs enfants, de peur de leur laisser encore la joie de la famille, on les a séparés de leurs prêtres, de peur de leur laisser les joies de la religion, mais tout cela reste au fond de leur âme, ils le conservent en un sanctuaire sacré où la main des hommes ne peut atteindre, et quand leurs impitoyables gardiens n'ont plus le regard sur eux je les vois redresser leur taille amaigrie et déjà voûtée par le travail, et levant les yeux et les mains au Ciel ils

(a: Note marginale barrée :) Quaerite primum regnum Dei.



pensent à la patrie absente : O Pologne, Pologne, s'é-
crient-ils! que les méchants m'enchaînent, ma pensée
toujours libre volera toujours vers toi!

Que les méchants m'écrasent, tant qu'il me
restera au coeur une goutte de vie, elle sera pour toi.

Que ma main se dessèche, que ma langue s'at-
tache à mon palais si jamais je t'oublie, patrie, tom-
beau de mes pères, berceau de mes pauvres enfants dont
tu ne seras pas la tombe!

Que ma main se dessèche, que ma langue s'at-
tache à mon palais si jamais je consens à prendre quel-
que joie - loin de tes campagnes, ô ma patrie, et loin
de tes remparts!

O Pologne, Pologne! de corps je suis loin de
toi, de coeur je (a) suis avec toi toujours."

Et, si triste qu'il soit, ce souvenir donne
du courage au pauvre Polonais, et il reprend sa tâche
avec plus d'ardeur. — Et cependant la reverra-t-il ja-
mais sa patrie! la France du Nord se relèvera-t-elle
jamais?... Mon coeur me l'affirme, mais il n'écoute que
ses désirs - Dieu dira-t-il de même? Dieu a-t-il promis
que l'injustice ne resterait jamais impunie, ni l'inno-
cent opprimé, ici-bas? — Il ne l'a pas promis. (b)

Mais vous, Mes Frères, exules filii Evae...
mais il est une autre patrie, plus belle, plus digne de
notre amour que toutes les patries terrestres et celle-
là nous sommes sûrs de la posséder un jour si nous le
voulons; et c'est à penser à elle, c'est à parler d'el-
le que je vous convie, c'est pour vous aider à marcher
vers elle que je viens, de si loin, vous tendre les
mains.

Tout est éphémère, tout est vanité ici-bas,

(a: Variante:) te suis présent toujours.

(b: Note marginale barrée:) Quomodo si contemnât mu-
lier amatores suos, sic contempsit me Israël.
Jer. 3, 20.

Hæcine reddis.....

Ainsi soit-il.



O hommes, jusques à quand vous verra-t-on comme des insensés, vous prendre d'amour pour des vanités et courir après des mensonges?

"Pourquoi dépensez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne saurait vous rassasier? Écoutez-moi; prenez le pain que je vous offre, et votre âme en sera comme engraisée et débordera de joie." (Is. 55,2.)

"O Cieux, s'écrie le Prophète, frémissez d'étonnement, et vous portes du Ciel, pleurez, soyez inconsolables: -- Car mon peuple a commis deux grands maux, dit le Seigneur: ils m'ont abandonné, moi, la fontaine d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes percées, qui ne peuvent retenir l'eau." Jer.2,12-13.

Mes Frères, ne méritez plus ces reproches désormais. Travaillez, mais comme des hommes qui attendent autre chose; faites vos affaires, mais que la première soit celle de votre salut; gagnez, amassez même les biens de la terre, pour l'avenir de vos enfants, mais n'y attachez jamais votre cœur. — Cherchez avant tout le royaume de Dieu et que le reste ne vienne qu'en seconde ligne.

En milieu de vos travaux vous aussi relevez la tête, relevez vos cœurs. — Sursum corda, et chantez un hymne à la patrie absente. Dites avec l'Eglise, en la fête de la Dédicace: Urbs Jerusalem beata..... O nouvelle Jérusalem, Cité bienheureuse! Vous qu'on a si bien nommée la Vision de paix, vous qui êtes construite au Ciel de pierres vives (qui sont les âmes des élus) et que les Anges accompagnent et couronnent, comme une fiancée ses suivants d'honneur — Je vous vois venant du Ciel, comme une jeune vierge destinée à de saintes Epousailles, vous allez vous unir au Seigneur. Vos places et vos murailles sont de l'or le plus pur — Vos portes, grandes ouvertes, étincellent de pierres précieuses, et, en vertu de leurs mérites, sont introduits là tous ceux qui pour le nom du Christ ont souffert en ce monde — Les pierres bien taillées et ciselées (qui sont les âmes des saints) sont mises chacune en leur place par les mains de l'Architecte, destinées à l'éternel ornement de la sainte Cité. — Gloire et honneur au Dieu très puissant et très haut, au Père, au Fils, au Saint Esprit, qu'ils soient loués et adorés de nous pendant l'éternité des siècles.

Ainsi soit-il.

